

AVANT-PROPOS

Quel point commun établir, à l'époque romantique, entre un monomane, un philosophe éclectique, un ambitieux romanesque promu chantre du talent et de la vocation, et un esclave noir luttant sans discipline pour son affranchissement ?

Ces différentes figures, montre Lucien Derainne, incarnent chacune à leur manière un aspect de la réponse qui fut tentée pour faire face à une crise des valeurs. En sapant le principe recteur de l'axiologie d'Ancien Régime, le grand chambardement révolutionnaire avait en effet posé la question, enthousiasmante et angoissante, du sens de l'action collective, dès lors qu'aucun absolu n'en garantissait plus la légitimité *a priori*. Le désarroi aurait alors favorisé une parade : la finalité serait dans l'action elle-même, non dans le but à atteindre ; les moyens justifieraient la fin, parce que de leur emploi procède la valeur véritable de qui les mobilise ; la réalisation est donc toujours réalisation de soi, puisque le résultat dit avant tout la force de l'initiative, et y reconduit. Mise à mal par la crise des valeurs, la *certitude*, en somme, aurait trouvé à se maintenir sous la forme de l'action intransitive, concentrée sur l'appréciation (esthétique) des moyens, plutôt que sur l'évaluation (éthique) de la fin.

Ce déplacement permet de comprendre la valorisation du *beau geste* à l'époque romantique, et la résistance désabusée qu'a pu représenter ce que l'on a coutume de regrouper sous l'expression, parlante mais un peu trop malléable, de « mal du siècle ». Ce n'est pas, cependant, la voie interprétative suivie par Lucien Derainne, qui préfère traquer l'implicite de cette posture, pour en faire le symptôme d'une subjectivité en pleine réforme. Le *recentrement* du sens de l'agir dont témoigne

l'esthétisation des moyens peut en effet se lire à l'aune d'un impératif plus général, lié à la mise en place, durant le premier tiers du siècle, d'un idéal démocratique indépendant des vicissitudes du modèle politique censé l'incarner. La crise des valeurs provoquée par la faillite de l'absolu au profit de l'individu a en effet coïncidé avec l'extension du sens de la *vocation*, devenue modèle existentiel et mesure de l'accomplissement personnel. Ainsi conçue, la vocation permettait de redonner à l'agir un sens éthique, orienté désormais vers la réalisation de soi et vers l'expression d'un *talent* à l'aune duquel un nouvel ordre, démocratique, pouvait espérer déterminer le mérite de chacun.

Les pivots de cette reconfiguration, autant personnelle que politique, Lucien Derainne propose de les appeler « institutions intérieures », soit une armature de représentations collectives, de discours partagés, de normes sédimentées façonnant une intériorité historiquement déterminée, et conditionnant, à une époque donnée, la manière même de se concevoir comme sujet agissant. Le présent essai en expose la généalogie et la raison d'être, en postulant qu'elles éclairent notre présent, et doivent mobiliser notre esprit critique.

L'histoire alternative du romantisme que permettent d'envisager ces « institutions intérieures » n'a en effet pas pour seule vertu de remettre en mouvement le sens et la portée de notions faussement familières, ou de proposer une nouvelle interprétation de textes aussi connus que *Le Rouge et le Noir*, *Corinne*, *Antony*, *Georges et Stello*. Elle restitue toute sa portée politique à des phénomènes dont on a pu jusqu'alors mesurer la force de *réaction*, non le pouvoir *d'occultation*. Le « talent », la « vocation », la « monomanie », l'« esprit scientifique », la « discipline intérieure », les « capacités », le « désenchantement », toutes ces « institutions intérieures », nous dit Lucien Derainne, sont autant la réponse apportée à une crise du sujet démocratique que les instruments d'un évitement contribuant à la prolonger. Concentrées sur la réforme du sujet et sur la manière d'assurer son *empowerment*, ces institutions ont aussi favorisé l'escamotage de la question des valeurs collectives, et

évacué une réflexion sur les fins visées. Elles ont pu faciliter la mise en place d'un nouveau déterminisme, en ancrant l'idée que l'individu doit trouver sa vocation, et le talent qui y correspond. Elles ont fait oublier que la science du début du dix-neuvième siècle misait sur l'imagination et portait une pensée politique, réformatrice et utopique, que le postulat de l'objectivité allait vite éteindre sous le voile de la neutralité axiologique.

Cette histoire alternative qui est, à bien des égards, celle des vaincus d'un moment d'intense restructuration sociale permet donc aussi d'imaginer une histoire contrefactuelle, où la « méthode », conçue comme la faculté de convertir le don particulier en technique universelle, se serait imposée au détriment du paradigme du « génie » ; où l'axiologie du « talent » n'aurait plus légitimé une hiérarchie sociale, mais constitué l'horizon d'un savoir-faire partagé ; et où le principe politique de l'égalité des chances n'aurait pas été escamoté au profit de l'éloge de la réalisation de soi. Cette histoire contrefactuelle n'est-elle pas la nôtre, pourrait-on rétorquer ? L'actuel *revival* d'un romantisme bien *managé* permet d'en douter.

Aussi est-il indispensable de revenir au sens des mots, c'est-à-dire au contexte qui les a dotés de leur pouvoir de signification, mais aussi d'une aura programmant leur autonomisation. L'usage de la *monomanie* est à cet égard prototypique : pathologie de l'attention, elle en vient très vite à incarner un idéal de concentration et d'efficacité dans l'action, et par voie de conséquence un modèle pour penser la norme, quand elle circonscrit à l'origine un écart. Chacune de ces « institutions intérieures », en réalité, porte en elle l'histoire d'un dévoiement, dont les causes sont communes, même si les effets peuvent différer. L'analyse de ces « mots-écran » débouche donc sur une défamiliarisation salutaire, qui leur restitue leur profondeur historique, et permet de circonscrire les raisons profondes du succès de leur emploi.

Et la littérature dans tout ça ? L'essai de Lucien Derainne lui donne la place centrale qu'une interdisciplinarité de marketing

fait souvent simplement mine de lui accorder. Parce qu'elle est, comme tout art, le domaine de la mise en jeu des représentations (avec cet avantage, du moins chronologique, qu'elle peut en déployer, plus que tout autre, le récit), la littérature fournit les outils d'une analyse critique de la construction qu'elle donne à percevoir en miroir de la sienne propre. Que le *poétique* ne puisse s'envisager indépendamment du contexte philosophique, politique et social qui le nourrit et lui donne forme, c'est certes une évidence désormais largement partagée. Que son étude puisse également s'envisager comme celle de l'élaboration à la fois parallèle et imbriquée d'un système global, ça l'est, en revanche, finalement moins. Pourtant, l'intérêt de la représentation littéraire est bien d'être *totale*, au sens où le monde qu'elle met en scène, qui a beau être fictif ou analogique, déformé ou orienté (bref : subjectif), ne peut être pensé que comme le produit du système historique, social, politique, qui a rendu possible son élaboration. Le romantisme l'avait précisément formulé. L'essai de Lucien Derainne nous le rappelle, en ajoutant cette précision que le « monde » reconstruit par la représentation littéraire ne répète pas son modèle, mais livre les clés de l'impensé sur lequel il bâtit ses fondations.

C'est donc par la littérature que Lucien Derainne donne à comprendre la mécanique de ces « institutions intérieures » établies sur les ruines de l'Ancien Régime. Ce faisant, il leur donne une troublante actualité critique, et définit une perspective méthodologique particulièrement utile à l'heure où l'étude de la littérature du passé, prise entre la Charybde du *has been* et la Scylla du *revival*, est de plus en plus confrontée à la question de la difficulté (éthique, pratique) de la profondeur historique. La manière dont cet essai revient aux textes pour les rendre éloquents, mais aussi utiles à notre présent, ouvre une voie salutaire. L'intertextualité telle que la pratique Lucien Derainne s'efforce en effet de restituer sa puissance de dialogue et de synthèse à la production littéraire d'une époque. Elle donne des outils pour intégrer cette zone discursive aux

contours incertains qui façonne notre intériorité : constituée de ce que nous n'avons pas forcément lu, mais dont nous avons pourtant plus ou moins connaissance, cette masse de discours *insus* sont le socle de nos « institutions intérieures », d'hier comme d'aujourd'hui, parce qu'elle décide de nos certitudes, en contribuant à figer le rapport des mots aux choses. Cette conception extensive de l'intertextualité, Lucien Derainne sait lui garantir un cadre pertinent par une enquête érudite, et par l'écoute attentive de ce que ces mots figés peuvent recéler, et même de ce qu'ils ont précisément pour fonction d'occulter. La portée critique de l'analyse littéraire s'en trouve elle-même étendue, sans perdre de vue l'étude du langage qui la fonde.

Lisons, par conséquent, l'essai de Lucien Derainne, car les « institutions intérieures » qu'il analyse sont sans doute encore les nôtres, et que la méthode inspirante qu'il met en œuvre pourra nous aider, non à nous en affranchir, mais à en prendre conscience.

Bertrand MARQUER